

Franca Henriette
CORAY

Hôtel Fortuna

ROMAN



Franca Coray

Hôtel Fortuna



Hôtel Fortuna

© et édition: Scripsi, 2015

Chemin de Praz-Roussy 4bis

1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

Tous droits réservés.

Distribution: La Maison de la Bible

Case postale 151

1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

E-mail: info@Bible.ch

Internet: <http://www.maisonBible.net>

Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la version Segond 21, © 2007 Société Biblique de Genève

<http://www.universdelabible.net>

Photo de couverture: offerte gracieusement par le Gstaad Palace Hôtel, Suisse centrale

ISBN édition imprimée 978-2-8260-2015-8

ISBN format epub 978-2-8260-0347-2

ISBN format pdf 978-2-8260-9660-3

Table des matières

Mot de l'auteur	7
Chapitre 1	9
Chapitre 2	36
Chapitre 3	58
Chapitre 4	83
Chapitre 5	103
Chapitre 6	126
Chapitre 7	149
Chapitre 8	169
Chapitre 9	200
Chapitre 10	228
Chapitre 11	253
Chapitre 12	277
Chapitre 13	301
Chapitre 14	323
Chapitre 15	344
Chapitre 16	365
Chapitre 17	384
Chapitre 18	424
Chapitre 19	439
Chapitre 20	455
Chapitre 21	482
Chapitre 22	501
Chapitre 23	525
Chapitre 24	542
Du même auteur	574

Chapitre 1

Dieu sépara la lumière des ténèbres.

Genèse 1.4

«La toute première fois que j'ai vu l'hôtel Schloss-Fortuna, c'était de loin, en passant en voiture, il y a bien des années. J'étais assis à l'arrière de la voiture que mon père conduisait. Assise à côté de lui, ma mère m'avait invité à regarder le paysage, pour 'faire passer le temps et m'instruire, les voyages forment la jeunesse', m'avait-elle dit. De mauvaise grâce, j'avais donc levé les yeux du récit de pirate que je lisais et glissé un regard maussade sur le paysage que notre bringuebalante 'Coccinelle' côtoyait, au retour d'un séjour en Espagne. Passant par Gênes, puis par Milan, nous traversons le Tessin en nous dirigeant vers Bâle où nous avons notre domicile. Mon chien de berger, qui était mon meilleur copain à l'époque (entre-temps je me suis fait des amis plus loquaces), avait passé la première partie du voyage assis sur son postérieur, le museau collé à la vitre latérale, épiant les chiens et les valises à roulettes que les passants traînaient sur les trottoirs, et qu'il prenait pour ses semblables. Il n'aboyait pas, en chien bien élevé, mais il redressait les oreilles et observait tout attentivement. Cela jusqu'à l'embranchement de ce qui était alors la toute nouvelle autoroute, qui part de Chiasso et, en traversant le tout nouveau tunnel autoroutier du Gothard, allait nous reconduire à la maison, près de Bâle. Sur l'autoroute, 'circulez - y a rien à voir', il s'était donc laissé glisser sur le siège du véhicule, à côté de moi, avait posé son museau sur mes genoux avec un soupir d'ennui. C'était ce soupir-là qui avait attiré l'attention de ma mère. Elle me l'avait attribué, et c'est là qu'elle m'avait asséné son: 'Les voyages forment la jeunesse. A condition de ne pas voyager avec la tête dans une valise.' Son sermon s'était terminé

par une exclamation d'admiration: *¡Mira!*¹ De très mauvaise grâce, mais vaguement curieux de voir ce qui avait attiré son attention, j'avais donc levé les yeux de mon livre. Et c'est là que je l'avais aperçu et que je ne l'avais plus quitté des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse de ma vue. Ebloui, je l'avais jugé d'emblée le plus bel hôtel au monde. Je ne l'avais plus oublié. Remisé dans un coin de ma mémoire, il était devenu l'étalon sur lequel je jugeais tous les autres établissements qu'il m'a été donné de voir par la suite. C'est à cause de lui que j'ai choisi de travailler dans l'hôtellerie car, même dans mes rêves les plus fous, il était hors de question que j'y entre comme client. A mes yeux, l'hôtel Fortuna était l'hôtel le plus chic et le plus élégant qui se puisse. Je le voyais comme le rendez-vous de tous ceux qui comptent en importance ici-bas. Je me représentais parfaitement l'arrivée d'une limousine s'arrêtant devant le porche, le portier en costume d'amiral se précipitant pour ouvrir la portière à quelque haut personnage... Construit tout en haut d'un immense parc arborisé, une tour à chaque angle, il avait vraiment fière allure avec ses balcons en fer forgé et son toit de tuiles rouges... vraiment sublime! Un vrai château de conte de fées!! J'étais loin de m'imaginer que j'allais devenir un jour le propriétaire de cet hôtel, mais mon rêve a commencé ce jour-là.»

Les applaudissements remplirent la salle de banquet. Julian Flores sourit, satisfait, tandis que son regard balayait la foule des invités, composée d'autorités et de représentants de la bourgeoisie locale, de la presse spécialisée, ainsi que de quelques rares amis et anciens collègues ayant répondu présents à son invitation.

L'achat et la rénovation du «Schloss-Fortuna» signifiaient tellement pour lui! Son rêve de gamin concrétisé grâce à de gros sacrifices et beaucoup d'acharnement. Qui comprenait cela parmi les invités à l'inauguration du Schloss-Fortuna Flores? Sa propre femme le comprenait-elle? Il risqua un coup d'œil vers elle, au premier rang. Terriblement sexy, splendide dans une robe de cocktail noire au décolleté vertigineux sur

1 Regarde!

lequel tranchait le sautoir de perles hérité de sa mère, elle lui renvoya un sourire forcé et fit tourner son index, lui signifiant d'abrégéer.

Faire court... Julian Flores cacha mal une grimace de frustration, tandis que son regard partait à la recherche d'un peu d'encouragement. Il ne recueillit que des sourires polis. Tous ces gens-là n'avaient que faire de ses souvenirs d'enfant, débarqué tout gosse au début des années 1970, dans les bagages de ses parents venus à la recherche d'un travail rétribué, n'importe lequel, dans cette Suisse réputée riche en possibilités pour qui n'avait pas peur de se salir les mains. Que savaient-ils de son premier contact avec la Suisse? De ce qu'il avait éprouvé quand il s'était avancé dans la salle de classe, sous le regard méfiant de ceux qui allaient devenir ses camarades, à une époque où Espagnols et Italiens étaient mal cotés, appelés au mieux «macaroni», au pire «voleurs de boulot». Aujourd'hui, le melting-pot des nationalités en Suisse fait que dans les classes, les Helvètes «authentiques» sont devenus minoritaires, et les Européens considérés comme des voisins de palier, et même enviés parfois pour des privilèges que n'ont pas les citoyens de la Confédération...

– Les enfants, voici Jules qui nous arrive tout droit d'Espagne et qui ne comprend pas encore le français.

L'institutrice avait francisé son prénom, de sorte qu'il ne l'avait pas reconnu, et naturellement il ignorait quel ustensile on nommait un Jules en ce temps-là! Un commentaire moqueur était parvenu du fond de la classe:

– Pour sûr que je ne vais pas m'asseoir à côté d'un pot de chambre espagnol.

Un éclat de rire général avait souligné ces propos malicieux. Sans comprendre le jeu de mots, Julian l'avait interprété comme une insulte envers lui et avait serré les poings. Là d'où il venait, l'honneur était plus important que la vie, les récits de «*caballeros*» qui mouraient pour un affront ayant alimenté toute sa petite enfance. D'un pas martial, Julian avait traversé toute la classe et était allé se placer à côté du gosse en question, la tête haute, *caballero* de la tête au pied.

Puis il avait dit, en levant le menton et en défiant du regard le gamin qui le contemplait d'un air décontenancé :

– *Mi nombre es Julian Flores, se que aun tengo mucho que aprender... me gusraria ser tu amigo, pero si quieres puedo empezar por romperte la nariz. Lo quieres?*¹

L'autre n'avait pas compris un traître mot de ce qu'il lui avait dit mais le message était passé quand même. Ebloui, il n'avait plus quitté des yeux son nouveau camarade pendant toute la durée de la leçon. Ce gosse-là était vite devenu son meilleur ami, compère d'aventures et de voyages.

Le regard de Flores alla se poser sur le journaliste debout au fond de la salle, son calepin à la main. Ils échangèrent un petit sourire complice. Andreas Gruber était en fait le seul ici qui le comprenait pleinement, le seul qui savait. A regret, Julian lâcha des yeux son meilleur ami, son frère de sang, pour reprendre le fil de son discours :

– Ainsi voilà arrivé le grand jour. Aujourd'hui, après plusieurs années de fermeture et un important et magnifique lifting dû au bureau d'architecture – d'un geste de la main, il désigna l'architecte principal, reconnaissable à sa chemise noire au col mao, portée sans cravate – le Schloss-Fortuna a rouvert ses portes pour recevoir le beau monde, dont vous êtes les précurseurs et les ambassadeurs, mesdames, messieurs, chers invités. Une équipe de tout premier ordre, sous la direction de monsieur et madame Blattmann – il indiqua le couple de Suisses alémaniques debout au premier rang, à côté du chef de cuisine français et du maître d'hôtel, un compatriote – est déjà en place pour vous choyer, vous verrez que nul établissement n'est plus accueillant avec ses hôtes que l'hôtel Schloss-Fortuna!

Les applaudissements reprirent de plus belle, couvrant les premières questions des journalistes qui s'approchaient, tandis que la foule des invités se déversait dans le hall.

– Monsieur Flores, une question s'il vous plaît!

¹ Je m'appelle Julian Flores et même si j'ai encore beaucoup à apprendre, j'aimerais bien être ton ami. Mais si tu insistes, je peux commencer par te casser la gueule! C'est toi qui vois.

Une journaliste dans la trentaine, d'aspect agressif, l'interpellait après qu'il eut répondu à quelques questions sur les infrastructures qu'offrait le Fortuna.

– Après plusieurs années à la direction du groupe Isamar, le Fortuna est le premier achat de votre propre groupe hôtelier. Est-ce que vous allez quitter le groupe Isamar?

– Non, pas pour l'instant. Le Fortuna sera le seul hôtel suisse du groupe Flores et je garde ma place à la tête du groupe Isamar.

– Qui appartient à votre beau-père, n'est-ce pas?

Julien Flores acquiesça d'un signe de tête.

– Alors quel sera votre prochain projet?

– J'ai dit que pour l'instant le Fortuna serait ma seule propriété; je reste au groupe Isamar.

– Monsieur Flores, insista la journaliste, votre propre groupe va-t-il continuer à grandir jusqu'à faire de l'ombre au groupe que vous a cédé votre beau-père? Qu'en dit-il? Est-ce vrai qu'il a placé près de 60 millions de francs suisses dans cet hôtel que vous avez voulu inscrire à votre seul nom?

Julien serra les lèvres tandis qu'un éclair de contrariété lui traversait le visage.

– *No comment!* lâcha-t-il d'un ton sec, comme je viens de dire, il est exclu que je vous parle de mes projets en ce moment et encore moins de mes finances! Aujourd'hui nous sommes ici uniquement pour fêter dignement la renaissance du le Schloss-Fortuna!

Un peu plus tard, la fête battait son plein et le champagne coulait à flot dans le hall où un riche et magnifique buffet d'apéritif avait été dressé. Julien Flores allait d'un groupe à l'autre, un sourire éclatant sur les lèvres. Il lança un coup d'œil à sa femme qui était, comme à son habitude, au centre d'un groupe d'hommes seuls, des journalistes pour la plupart. La tête renversée en arrière, les seins pointés en avant, elle riait aux éclats, d'un rire tellement forcé qu'il s'étonna d'être le seul à s'en apercevoir. Le conseiller d'Etat accompagné de son épouse, avec lequel il conversait jusque-là, avait

suivi son regard, attiré lui aussi par l'éclat de rire qui frisait l'indécence. Ses lèvres s'étaient étirées en un sourire amusé.

– Votre épouse a aussi grandi en Suisse, monsieur Flores?

– Non, la famille de ma femme n'a jamais eu besoin d'émigrer pour chercher un emploi. Elle porte un des noms les plus réputés de la Catalogne. Elle est aussi très connue dans le monde entier pour son talent.

– C'est une danseuse étoile? Il me semble avoir vu sa photo dans une revue artistique, il n'y a pas longtemps.

L'épouse du conseiller d'Etat intervint, les yeux braqués sur la belle blonde aux formes sinueuses qui maintenant se dirigeait vers le buffet avec Andreas Gruber. Sa femme était d'une blondeur artificielle très claire si parfaitement entretenue qu'elle semblait naturelle. Mais en fait, rien n'avait jamais été naturel chez elle, se souvint brusquement Julian, en pinçant les lèvres. Elle semblait toujours à peine sortie de chez le coiffeur, ne sortait jamais sans être parfaitement maquillée et extrêmement élégante, et tous ses faits et gestes avaient toujours un unique but: sa propre satisfaction. Les besoins des autres ne l'intéressaient tout simplement pas. Elle passait sa vie à se procurer du plaisir, encouragée par son père qui ne lui refusait rien. Lui-même, bien qu'étant son mari, n'avait rien à dire sur les agissements de son épouse. *Mais cela fait partie du contrat*, se dit-il en se retournant vers le conseiller d'Etat pour lui répondre:

– Ma femme est danseuse de tango argentin; elle et son partenaire sont sortis deuxième aux championnats du monde il y a quelques années.

– Voilà, c'est exactement ce que j'ai lu. Je m'en souviens maintenant. C'était écrit: «Isabel Martinez, la reine du tango.» Vous devez en être très fier!

– En fait oui, je le suis. D'ailleurs, elle et son partenaire vont nous faire une petite démonstration avant le dîner, dit-il en voyant Isabel effleurer d'une main celle d'Andreas tout en maintenant une expression indifférente sur son beau visage. «A quoi joue-t-elle?» se demanda-t-il, alors que sa femme sortait déjà de la pièce d'un pas de reine, et que de son côté

Andreas rougissait, apparemment profondément déstabilisé par ce bref contact. Julian sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Il fit un pas pour intervenir, mais dirigés gentiment par les serveurs, les invités se déplaçaient déjà pour libérer le centre du hall. Alors Julian Flores s'empara à nouveau du micro.

– Mesdames, messieurs, chers amis, Isabel Martinez-Prado, ma femme, va nous faire l'honneur de nous offrir une démonstration de ce qu'est le tango argentin, avec son partenaire habituel, Ramon Alvarez et le grand guitariste Alfonsito qui nous donnera une petite idée de son immense talent musical.

Le guitariste, un homme à la chevelure argentée, s'inclina sous les applaudissements puis se pencha sur son instrument. Il joua d'abord magistralement en solo puis continua avec un motif très rythmé alors que le couple de danseurs entra en scène. Isabel Martinez passait d'une seconde à l'autre du feu à la glace, et son partenaire, un très mince jeune homme, savait si bien la compléter dans cette parodie amoureuse que les spectateurs sentirent leurs sens s'enflammer.

Sans quitter des yeux la danseuse qui le provoquait du regard, comme si elle dansait seulement pour lui malgré la foule, Andreas Gruber vida une coupe de champagne d'un trait, la posa d'un geste rageur sur le plateau que lui tendait un serveur en veste blanche et gants blancs, puis en prit une autre qu'il vida tout aussi rapidement. Le contact d'un bras sur ses épaules le ramena à la réalité. Julian s'était approché de lui et lui souriait:

– Tu aimes le tango? C'est une musique très triste, tu ne trouves pas?

Andreas ne quitta pas des yeux la danse pour lui répondre d'une voix sourde:

– On dirait qu'ils font vraiment l'amour. Ça me rappelle ta danseuse du ventre, au Maroc, celle qui se trémoussait sous le nez de tes clients. Tu te souviens de l'affaire, quand son frère est venu la chercher à la fin du spectacle? Mon

vieux, je n'en menais pas large! Ici c'est pareil. Ça ne te gêne pas de les voir faire ça sous tes yeux?

Julian frémit à l'évocation de ce souvenir marocain: son ami qui, interprétant la danse érotique comme un appel, avait suivi la danseuse dans sa loge. L'arrivée à l'improviste d'un frère de la danseuse, alors qu'il lui arrachait un baiser brûlant, avait failli lui coûter la vie. Et lui, comme directeur de l'hôtel, avait dû déployer des trésors de diplomatie pour éviter un bain de sang. Aujourd'hui, son ami se croyait-il de même invité par Isabel? Son sang se glaça dans ses veines en pensant à ce que cela signifiait.

- C'était du bidon, ici aussi, lâcha-t-il d'un ton sec, Ramon n'a aucun goût pour les jolies femmes et Isabel, bien qu'elle aime jouer en permanence à l'allumeuse, est une femme qui ne perdra jamais la tête pour aucun homme, quel qu'il soit, ajouta-t-il en espérant désespérément que son ami lirait entre les lignes.

- Puisque tu le dis...

Le beau visage d'Andreas se ferma. Il s'éloigna de quelques pas, le bras de son ami glissa de ses épaules. Mais Julian Flores insistait, il lui reprit le bras, un éclair de désespoir traversa son regard. Il ne voulait pas que les agissements de sa femme lui fassent perdre son meilleur ami.

- Allons, Andreas, ne fais pas ta mauvaise tête! Tu restes pour le dîner de tout à l'heure, j'espère? Tu sais ce que cette inauguration représente pour moi.

- Bah! Je crois que je vais renoncer à ton dîner. Je préfère rentrer peaufiner mon article. Je dirai du bien de ton hôtel, sois tranquille!

- La fête ne fait pourtant que commencer. Reste, allons, s'il te plaît!! Je t'ai réservé une chambre; demain matin nous pourrions aller faire du sport ensemble, insista Julian.

- Désolé, mon vieux, je préfère rentrer chez moi. Tu sais que ce n'est pas la porte à côté, et je suis à moto.

Julian se raidit, comprenant qu'il était en train de se ridiculiser. Il fit un pas en arrière, lâcha le bras de son ami. Son visage se figea dans un sourire poli:

– Des excuses, mon pote, des excuses... Mais fais comme tu veux. On s'appelle? Tu m'enverras ton article à relire?

– Bien sûr, comme d'hab'.

– Alors je te laisse filer à l'anglaise. Salut, à plus!

La danse se terminait avec un dernier accord conclusif, Isabel se cambrait, le ventre collé contre celui de son partenaire, le regard hautain, elle semblait inviter Andreas. Les yeux brillants, le public se ressaisit et l'ensevelit sous les applaudissements et les exclamations enthousiastes. Alors qu'Andreas quittait la salle presque en courant, Julian rejoignit sa femme et l'enlaça sous les regards envieux des autres hommes.

– Fantastique, comme toujours, dit-il en posant un baiser sur la joue qu'elle lui tendait complaisamment.

Mais il aurait voulu la secouer pour lui faire comprendre de cesser son petit jeu avec Andreas. Les poings serrés, il la regarda sortir de la pièce d'un pas dansant, suivie par son partenaire, tandis que le guitariste entamait un autre solo, à moitié couvert par le brouhaha des conversations qui reprenaient.

Les invités étaient déjà à table quand Isabel revint, seule, avec un certain retard. Le visage impassible, sans le regarder ni s'excuser, elle alla prendre place à côté de son mari à la table d'honneur, avec le conseiller d'Etat, son épouse et deux notables de la région. Réprimant un soupir, Julian Flores leva la main pour faire signe au personnel de commencer à servir le dîner.

Il se comporta en parfait amphitryon avec ses invités, s'assurant que la soirée soit une réussite en tout point. Sous son œil avisé, le service s'exécuta sans la moindre fausse note, et les mets préparés par la brigade de cuisine commandée par le chef de cuisine français reçurent le succès qu'ils méritaient amplement.

La soirée se termina dans une dépendance de l'établissement, aménagée en boîte de nuit, tout en étant toujours parfaitement orchestrée. Quand le dernier véhicule quitta le

parking de l'hôtel Fortuna, côté clients, les premières lueurs de l'aube se posaient sur les tuiles rouges et noires des tours.

Julian Flores fut le dernier à quitter les lieux. Après avoir serré la main des derniers employés qui s'en allaient, il alla de pièce en pièce d'un pas lent. Seul. Sa femme avait regagné leur suite peu après 3 heures du matin après avoir évolué sur la piste de danse dans les bras de la plupart des hommes présents, mais pas une seule fois dans les siens.

Poursuivant son inspection, les pas de Julian Flores le conduisirent à l'extérieur. Il n'avait toujours pas sommeil. Les trois tasses de café espresso avalées à la fin du banquet, l'estomac quasi vide, lui avaient permis de tenir le coup toute la nuit en gardant son énergie. Personne ne s'était aperçu que le maître de maison n'avait pratiquement rien mangé ni bu, car il avait gardé un verre à moitié plein constamment à portée de la main et l'avait porté à plusieurs reprises à ses lèvres, sans avaler, tout en invitant joyeusement les autres à faire la fête, à boire et manger sans retenue, alors que lui restait sobre et ne mangeait pas, l'estomac noué par la tension.

D'un pas élastique, il s'enfonça dans un petit sentier couvert d'aiguilles de pins qui disparaissait dans la forêt, sa cravate dénouée autour du cou, la veste de son smoking ouverte sur sa chemise en soie brodée. Il inspira l'air du petit matin chargé du parfum des conifères. Le sentier devint un escalier aux marches retenues par des rondins de bois. Avec impatience, Julian parvint enfin à son but: le sommet de la colline.

Sans se préoccuper de son smoking, Julian se laissa tomber sur un gros bloc de pierre. Serrant ses genoux contre lui, avec un soupir de satisfaction, il se perdit dans la contemplation du Fortuna, son Fortuna, situé juste sous ses pieds. Son cœur se gonfla d'orgueil:

– J'y suis arrivé, tu es enfin à moi et je vais veiller sur toi! Tu peux me faire confiance, la roue a enfin tourné pour toi, murmura-t-il dans le chant des oiseaux.

Alors, une pensée fulgurante l'atteignit en pleine poitrine, lui coupant le souffle. Sa mère, qui vivait des craintes inculquées par son éducation catholique, avait influencé toute son

enfance avec ses croyances religieuses. Son leitmotiv était: «Dieu te punira pour ton orgueil, Julian. Va te confesser!»

C'était vrai qu'il avait un caractère orgueilleux de *caballero*, admit-il finalement, en contemplant son Fortuna, mais sans cet orgueil et cette opiniâtreté, le vieil hôtel serait une ruine envahie de ronces que personne n'aurait le courage de vouloir sauver. Cependant, serait-il capable de préserver son Fortuna des revers que le sort lui réservait peut-être à l'avenir? Il fallait tellement peu pour que tout se transforme en grains de sable emportés par le vent... Les dettes qu'il avait contractées, les aléas de l'économie...

L'influence de l'éducation moraliste de sa mère, le souvenir des messes qu'il avait dû servir étant enfant, sur son ordre, lui fit prononcer cette prière à voix basse, en espagnol:

– *Señor Dios*, si toutefois vous existez, permettez au Fortuna de revivre, bénissez-le, redonnez-lui une prospérité durable, pas pour moi mais pour lui, et protégez-le. Plus que cela, utilisez-le comme écrin pour que la roue de la fortune tourne de façon favorable pour ceux qui viendront y loger et y travailler. Amen.

Sa contemplation se prolongeait, au point que les animaux de la forêt commençaient déjà à s'habituer à cette présence immobile. Etrangement apaisé, il finit par se relever, épousseta négligemment son pantalon noir bordé de satin et reprit le sentier dans l'autre sens. Un peu plus tard, il pénétrait dans la suite présidentielle, somptueusement meublée et aménagée et, sans un regard pour la chambre principale que s'était attribuée d'office Isabel sans lui demander son avis, il se dirigea vers la plus petite. Après un long séjour sous l'eau brûlante de la douche, il s'affala sur le lit et s'endormit comme une souche.

Il dormait quand Isabel pénétra dans le magnifique département *wellness* de l'hôtel vers 9 heures du matin. Tandis qu'elle confiait son corps à toute une équipe d'experts désireux de montrer leurs capacités à l'épouse du propriétaire, le directeur du Fortuna, responsable en dernier lieu d'engager le personnel, examinait les candidatures pour la

dernière place à pourvoir avant l'ouverture officielle: une réceptionniste. L'une d'elles consistait en une simple lettre, ne comportant aucun certificat ni diplôme, postée à Bâle deux jours plus tôt:

Monsieur,

Je suis à la recherche de places de travail à temps partiel dans la région pour de jeunes mères célibataires. Merci de répondre en incluant un prospectus de votre maison.

En souhaitant tout de bon au Schloss-Fortuna pour sa prochaine réouverture,
Cordialement,

M^e L. Altmann, avocate
des services sociaux de la ville de Bâle

Roger Blattmann lança la lettre en direction de la corbeille à papier.

- C'est une plaisanterie? De qui veut-on se moquer ici. De moi? hurla-t-il.

- Qu'est-ce qui se passe, monsieur? Vous m'avez appelée? intervint son assistante en entrant dans la pièce.

Le directeur indiqua d'un geste rageur la lettre qui avait atterri à dix centimètres de la corbeille à papier.

- Comment avez-vous osé poser cette lettre sur mon bureau? N'avez-vous pas vu que c'est du culot à l'état pur? Comment peut-on se permettre de postuler pour une place avec ça? Je ne suis pas Pestalozzi!

L'assistante de direction se pencha pour ramasser la lettre:

- Je dois répondre avec la formule habituelle?

- «Nous regrettons de vous informer que la place a déjà été attribuée à un autre candidat?» Bah! Ça ne vaut pas la peine de perdre votre temps ni même un timbre-poste. Corbeille! Et videz-la, s'il vous plaît!

Avec un haussement d'épaules, l'assistante lança la lettre dans la corbeille à papier et la prit. La question du directeur l'arrêta alors qu'elle était déjà sur le seuil:

- Monsieur Flores est déjà descendu?

– Il a passé toute la nuit avec les invités, à ce que le portier de nuit m’a dit. Il doit se reposer.

– Faites-moi savoir quand il descendra, j’aurais besoin de lui faire examiner ces deux dernières candidatures, dit Blattmann en tapant du doigt sur une épaisse couche de courrier posée devant lui.

– Bien, monsieur.

– Et dites à la fleuriste de changer les fleurs dans sa suite. Avec le nom qu’il porte, et le lieu ensoleillé d’où il provient, il doit certainement aimer les fleurs, *olé!* ajouta-t-il avec un clin d’œil moqueur qui embarrassa son assistante.

Un peu plus tard, la lettre des services sociaux de Bâle fut barrée d’un trait rouge et rejoignit le tas de vieux papier que la secrétaire utilisait pour les notes internes. Cinq minutes après, elle en utilisait la moitié pour envoyer une communication à la gouvernante: changer les fleurs de la suite présidentielle tous les jours pendant toute la durée du séjour de monsieur et madame Flores.

Après la séance de remise en forme, Isabel Martinez alla nager dans la piscine puis se rendit chez le coiffeur et la manucure. Julian se réveilla à 10 heures, après seulement trois heures de sommeil. Il se doucha à nouveau et se rasa, puis enfila un costume gris fumée de Londres qui faisait ressortir le gris de ses yeux et sa chevelure noire à la coupe sévère qui commençait à grisonner sur les tempes. Il s’examina attentivement dans le miroir avant de s’acheminer d’un pas vif vers la sortie. En chemin, il s’arrêta pour saluer la gouvernante qui arrivait avec un magnifique bouquet de fleurs.

– Bonjour, monsieur Flores.

– Bonjour, madame Ribeiro, répondit-il après avoir lu le nom écrit sur le badge épinglé sur l’opulente poitrine de la gouvernante.

– *Ela é o Português?*¹ lui demanda-t-il.

– *Sim senhor Flores. Ela fala a minha língua?*²

1 Vous êtes portugaise?

2 Oui, monsieur. Vous parlez ma langue?

– *Um pouco*.¹ Ces fleurs sont pour ma femme? demanda-t-il, toujours en portugais, en indiquant la brassée de fleurs.

– Pour décorer votre suite, ordre de la direction. C'est la fleuriste qui a préparé ce bouquet.

Julian Flores indiqua la porte de la suite encore ouverte derrière lui.

– Bien, alors je vous laisse obéir aux ordres de la direction. *Desejo-lhe um bom dia!*²

– *Obrigado, você também*³, *senhor Flores!*

Quand les fleurs furent arrangées dans les vases, la gouvernante revint à l'office et épingla l'ordre sur le panneau d'affichage pour se souvenir de répéter l'opération jusqu'au départ du propriétaire de l'hôtel. Après son départ, le billet finirait à la corbeille. L'autre moitié de la lettre de candidature servit à prendre quelques notes provisoires d'un appel téléphonique puis fut jetée elle aussi dans la corbeille à papier, définitivement cette fois-ci.

Le Schloss-Fortuna ouvrit ses portes officiellement le samedi suivant et fut aussitôt bien fréquenté par une clientèle élégante cosmopolite. A ce moment-là, Julian Flores était de nouveau au siège de la société hôtelière Isamar, à Barcelone, qu'il dirigeait depuis trois ans. Juste avant de partir du Fortuna, il avait demandé les noms et prénoms de tous les employés, car il considérait que celui qui sortait de l'anonymat devenait partie intégrante de l'équipe et donc donnait plus de lui-même. Il savait bien que la clientèle allait avoir plus affaire aux employés qu'à la direction et qu'il était primordial d'avoir une équipe motivée et responsabilisée. Isabel Martinez, quant à elle, s'était déjà envolée pour passer l'été chez ses parents dans leur luxueuse villa sur l'île de Minorque.

Assis au bureau directorial que lui avait cédé son beau-père en même temps que toute la responsabilité du groupe, et qu'il appréciait pour sa vue panoramique sur le port, il feuilleta la liste des employés du Fortuna, observant avec une

1 Un peu.

2 Je vous souhaite une bonne journée!

3 A vous aussi, merci!

moue amusée que la plupart venaient de l'étranger. Aucun autre nom de famille à consonance suisse que celui des Blattmann, les directeurs. A partir de l'assistante de direction, Astrid Mayr, qui était une Autrichienne, jusqu'au casserolier réfugié zaïrois, c'était presque la liste des nations unies. Le chef de cuisine était français, son second tunisien, il y avait un stagiaire indonésien et la gouvernante était portugaise, les femmes de chambres étaient aussi tamoules, kosovares, serbes, croates et turques. Il y avait aussi des serveurs croates, portugais, est-allemands, polonais. Les portiers étaient turcs, marocains et croates. Le maître d'hôtel espagnol avait amené dans ses bagages trois serveurs compatriotes, causant quelques soucis au chef du personnel autrichien qui prévoyait des passe-droits, le concierge était d'origine scandinave et la fleuriste était une jeune Vietnamiennne née en Suisse, tandis que toute l'équipe de centre *wellness* était hollandaise.

– Il ne manque qu'un Australien et quelques Américains pour que tous les continents soient représentés. Et c'est un hôtel suisse! En fait, il ne reste que le paysage qui soit suisse. Tout cela parce que la majorité des citoyens suisses boudent les métiers de l'hôtellerie, contrairement à ce qui se passe dans le reste du monde où les employés sont presque toujours des autochtones! marmonna-t-il avant d'appeler sa secrétaire.

Il tendit la liste à la dame dans la cinquantaine qui entra dans son bureau, le visage fermé.

– Vous avez besoin de moi, monsieur Flores? lui demanda-t-elle avec une obséquiosité hypocrite qui le hérissa.

– Faites envoyer à chaque personne figurant sur cette liste un bon pour une nuitée dans un hôtel du groupe, comme nous le faisons pour tous les nouveaux employés.

– Mais, monsieur, ils sont employés du groupe Flores, pas du groupe Isamar! Je ne sais pas si...

– Vous n'avez pas à savoir ça; c'est mon job, pas le vôtre. Contentez-vous de faire ce que je vous demande de faire. Et réservez-moi une place en *business class* sur un vol pour Venise lundi prochain ainsi qu'une chambre d'hôtel pour

trois ou quatre nuits, si ce n'est pas trop vous demander, gronda-t-il.

– Bien, monsieur Flores.

La secrétaire prit la feuille du bout des doigts et sortit sans cacher sa contrariété.

C'était encore celle que son beau-père avait engagée vingt-trois ans plus tôt, après avoir épousé la précédente. Julian la soupçonnait de tenir son ancien patron au courant de tous ses faits et gestes dans le but de s'attirer ses faveurs, car elle considérait son nouveau chef comme indigne de son respect. N'avait-il pas obtenu sa place grâce à son mariage avec la fille du patron? Et ses soupçons se confirmèrent quand, à peine un quart d'heure plus tard, il entendit la voix joviale de son beau-père et patron, un appel téléphonique qui lui arrivait sans préavis mais auquel il s'attendait.

– Holà Julian! Comment s'est passée l'inauguration de notre nouvel hôtel?

– Bonsoir, Pablo, bien. Isabel ne t'a pas raconté son énorme succès?

– Si, elle nous a dit qu'il y avait foule. Tu es content, j'espère?

– Très satisfait. Comme je te l'ai déjà dit, pour moi, acheter le Fortuna, c'est un rêve qui se concrétise.

– Que fais-tu en ce moment?

– Je me prépare à aller à Venise lundi, pour une réunion avec l'agent qui nous a procuré cet immeuble, l'architecte qu'il nous recommande et les propriétaires.

– Quand est prévu le début des travaux là-bas?

– Aussitôt que l'achat sera enregistré officiellement. A ce stade, je dois surtout faire attention à ne pas laisser perdre nos deux millions d'arrhes!

– Tu vas entreprendre de gros travaux?

– On ne fait pas des omelettes sans casser des œufs, Pablo. Des rénovations importantes seront indispensables pour obtenir un établissement de haut niveau de ce vieil immeuble.

– Combien de temps et d'argent faudra-t-il?

– Je n'en sais encore rien. Il faut que j'aille voir personnellement. On m'a dit que l'immeuble est très ancien et que la rénovation risque d'être pleine de surprises. En plus, là-bas, tout est très compliqué à cause de la protection des sites. On ne peut pas faire n'importe quoi avec un monument historique comme le *palazzo* Gabrieli. Mais c'était une occasion à ne pas laisser perdre, la situation étant splendide, à ce qu'on nous a dit. C'est pour cela que je dois examiner attentivement toute chose avec l'architecte avant l'échéance, pour ne pas perdre notre droit d'achat, si je devais décider que le *palazzo* est vraiment celui qu'il nous faut.

– Je compte sur toi pour que tu mettes la pression là où il faut, sans rien négliger ni perdre de temps précieux. Et si possible, sans perdre deux millions ni t'engager dans une mauvaise affaire. C'est bien que tu parles italien, cela va t'aider à te faire respecter et comprendre la situation.

– Sois tranquille sur ce point: je connais la musique. Isabel est près de toi? Je peux lui parler?

A l'évocation de sa fille, son beau-père sembla tout à coup impatient de terminer la conversation; son ton devint franchement hésitant:

– Elle est... dans... dans la piscine. On se voit donc demain?

Julian soupira profondément en se demandant ce que faisait sa femme pour mettre son vieux père dans l'embarras. Il eut envie de le lui demander mais se retint. Si Pablo n'aimait pas le comportement de son unique fille, il la défendait inconditionnellement. Et puis, il savait à quoi s'attendre en épousant l'enfant gâtée de Martinez. Alors il se contenta de dire:

– D'accord! Je viendrai demain soir. Dis à Isabel de m'appeler s'il y a quelque chose que je dois savoir.

Furieux, Flores raccrocha, enfila son veston, sortit dans le hall qu'il traversa d'un pas vif puis, sous le regard désapprobateur de sa secrétaire, il sortit dans la rue.

Un peu plus tard, plongé dans ses pensées, il se promenait sur la plaza Catalunya en sirotant distraitement un café macchiato acheté au Starbucks situé au coin de la rue.

Depuis son enfance, depuis qu'il avait découvert l'hôtel Fortuna, il rêvait de diriger des hôtels haut de gamme dans les plus beaux endroits de la planète. Bien des obstacles cependant avaient semblé compromettre le but qu'il s'était assigné. Loin d'avoir ses ambitions, ses parents se contentaient de travailler comme magasinier et caissière dans un grand magasin d'alimentation et de loger dans un H.L.M. où sa mère était aussi concierge, pour diminuer les frais de logement. Très satisfaits d'être parfaitement intégrés en Suisse, ils imaginaient uniquement leur fils continuer sur ce chemin tout tracé. Ils le voyaient déjà marié avec une Suissesse, chef de rayon dans le grand magasin, demandant et obtenant sans peine la nationalité suisse aussitôt que cela serait possible. En somme ils le voulaient établi définitivement dans ce pays, comme eux.

Julian, cependant, avait les idées claires sur ce qui l'attendait s'il cédait. Il se voyait encore là, trente ans plus tard, alors que le monde évoluait. Sans lui. Faire comprendre cela à ses parents n'avait pas été chose facile. Les chantage sentimentaux n'avaient pas manqué: «Nous avons fait tant de sacrifices pour toi, nous avons quitté le pays pour que tu aies un meilleur avenir, et voilà que tu trouves que cela ne suffit pas. Monsieur voudrait faire de grandes études et découvrir le monde à nos frais? Tu veux peut-être retourner en Espagne, tant que tu y es? Ingrat!!».

La discussion n'avait été agréable pour personne. Après une scène terrible, le papa était parti en claquant la porte, laissant la maman en pleurs. Sous le regard chargé de reproches de sa mère, Julian s'était réfugié dans sa chambre, le cœur gros mais bien décidé à ne pas céder. Il n'était pas question qu'il termine ses jours dans ce magasin, point final. Et comme ses résultats scolaires étaient brillants et que ses professeurs s'attendaient à ce qu'il s'inscrive au gymnase, il se voyait confirmé dans ses ambitions.

Pendant les années qui avaient suivi, il avait décoché une maturité commerciale puis suivi l'école hôtelière. Pour ne pas être à la charge de ses parents, il avait vécu de petits boulots d'appoint (aussi dans le magasin qui employait ses parents mais surtout dans l'hôtellerie) sans s'accorder aucune distraction, tant il était tendu vers son rêve. Une fois son diplôme d'hôtelier en poche, obtenu brillamment il faut le dire, il avait accumulé de l'expérience en travaillant dans plusieurs hôtels haut de gamme, à l'étranger, pendant plusieurs années. Ses parents lui rabâchaient les oreilles à chacune de ses visites d'un: «Tu aurais pu rester ici toujours à la même place et avoir une famille au lieu de faire le vagabond.» Alors qu'il voyageait partout, visitant les plus beaux endroits touristiques du monde: Martinique, Japon, Seychelles, Sardaigne, Mexique, Nouvelle-Zélande, Egypte, Maroc, Sri Lanka, Rio de Janeiro, Bali... accumulant de beaux certificats. Son expérience dans divers pays augmentait ses connaissances des langues espagnole, allemande, française, anglaise, italienne, portugaise, et même japonaise, chinoise et arabe, qu'il perfectionnait pendant son temps libre tandis que beaucoup de collègues allaient bronzer sur les plus belles plages de la planète. Au passage, par pur plaisir et parce qu'il avait un réel talent pour apprendre les langues, il s'amusa aussi à acquérir quelques connaissances des langues et dialectes parlés par les employés, les clients et les autochtones qu'il avait l'occasion de fréquenter. Tout ce bagage de connaissances lui permit ensuite de postuler pour une place d'assistant manager du prestigieux groupe hôtelier Isamar, qui possédait des hôtels de luxe dans le monde entier. Son premier entretien avec Pablo Martinez se passa plutôt bien et il fut engagé pour courir d'un coin à l'autre de la planète, afin de régler les pépins en tout genre qui se présentaient, en tant que prolongement de la main du propriétaire.

Il fit rapidement ses preuves, comme partout où il était passé, attirant l'attention du patron par ses capacités et son aspect avenant. Au point que Pablo Martinez l'avait invité à passer un week-end dans sa famille, à Minorque. Là, il fut présenté à l'épouse et à la fille de Martinez: Isabel, une

splendide blonde au regard hautain. Comme il jouissait à la fois d'une belle prestance, d'une parfaite éducation et de connaissances encyclopédiques, son succès auprès des femmes était assuré, et Isabel Martinez ne fit pas exception. Quelques jours à peine après sa visite à la villa de Minorque, il avait reçu un long appel téléphonique de la fille de son patron qui lui proposait, notamment, d'être son cavalier au mariage d'une cousine. Il avait accepté, bien entendu, se lançant dans l'aventure. Après cette noce, concerts, invitations à dîner chez des amis, vernissages s'étaient accumulés... Comme Isabel ne semblait vouloir que lui à ses côtés et parce qu'ils formaient un magnifique couple, très bien assorti, le cercle d'amis des Martinez ne tarda pas à les considérer comme un couple solide.

La caféine lui ayant redonné de l'énergie, Julian jeta l'emballage vide de Starbucks dans une poubelle située sous un des arbres qui bordent la magnifique plaza Catalunya, puis il revint à son bureau, prêt à reprendre le collier. Les lèvres pincées, sa secrétaire lui tendit la confirmation de la réservation d'une place en première classe sur le vol Alitalia pour Venise du lundi suivant, ainsi qu'une place pour un vol à destination de Minorque le lendemain soir qu'il ne lui avait pas encore demandée. Il prit le pli sans la remercier et alla s'enfermer dans son bureau pour le restant de l'après-midi.

En début de soirée, après s'être débarrassé de son costume d'homme d'affaires pour enfiler une combinaison de motard, il enfourchait sa Harley Davidson, une grosse cylindrée, parkée dans le garage au sous-sol de l'immeuble moderne où se trouvait la centrale administrative du groupe Isamar. Le moteur rugissant entre ses cuisses, évitant habilement les embouteillages, il atteignit l'autoroute de la Maresme et il put enfin accélérer à sa guise, décompresser, après une rude journée. Environ 30 kilomètres plus loin, il emprunta la sortie pour le village d'Allella, puis ralentit pour s'engager à vitesse réduite sur un chemin de terre battue qui traversait un vignoble avant de conduire à une maison isolée, entourée de ceps de vigne. Son refuge.

Il descendit de sa moto et, avec un soupir de satisfaction, s'étira en contemplant la vue merveilleuse qui s'offrait à lui. Il ne se lassait pas de cet endroit, de ce panorama grandiose qui variait sans cesse au gré des conditions atmosphériques, des heures et des saisons. La mer, sous ses pieds, s'étendait au-delà d'une autre mer, celle du vignoble qui descendait en rangs réguliers verticaux.

Il louait cette maison au propriétaire du vignoble depuis son arrivée à Barcelone, bien avant de connaître Isabel Martinez, et il continuait à y vivre entre deux voyages. Seul. C'était un petit bungalow de deux pièces, tout en bois, percé de grandes baies où la lumière qui entrait à flots donnait l'impression de vivre dans une véranda ouverte sur la mer. Loué meublé, confortable mais simple, son intérieur était privé de plantes à cause de ses absences fréquentes qui l'avaient aussi contraint depuis bien longtemps à renoncer à avoir un animal domestique. L'accueil amical d'une bête familière lui manqua pourtant à son arrivée dans la maison vide mais il chassa rapidement ce regret sous le jet puissant de la douche. Après la douche, en jean et tee-shirt en coton, il se prépara une énorme tortilla tout en dégustant en expert, à petites gorgées, un verre d'un prestigieux Château Pétrus qu'il avait mis en carafe, avec délicatesse et respect, deux jours plus tôt et qu'il regrettait de ne pas pouvoir finir avant son départ. «Jamais plus d'un verre de vin par jour » était la devise qu'il s'était auto-imposée et qu'il respectait sans difficulté. L'alcool ne l'ayant jamais attiré, finir une bouteille, même très coûteuse, ne constituait jamais un prétexte à l'abus.

Le parfum de la tortilla aux pommes de terre qui mijotait dans sa poêle lui rappela des souvenirs d'enfance. Sa mère avait appris en Suisse à faire de la cuisine «bon marché et nourrissante». La tortilla de pommes de terre faisant partie de ce genre de plat, et il y en avait très souvent sur la table des Flores. Il la mangea de bon appétit en consultant son courriel privé sur le *laptop* dont il ne se séparait jamais. Dans son e-mail rédigé en un espagnol rudimentaire truffé d'erreurs, sa mère critiquait à nouveau l'achat du Fortuna,

qu'elle considérait comme une énième démonstration de la folie des grandeurs filiales. Elle exprimait toute son anxiété pour la façon dont il gérait ses finances. Elle écrivait depuis la résidence pour personnes âgées où ses parents vivaient depuis leur retraite, non loin de Benidorm, sur la Costa Blanca. Malgré tous ses efforts, ses relations avec ses parents restaient tendues parce qu'ils acceptaient mal que leur enfant mène une vie très différente de la leur, sur un pied bien trop grand pour leur mentalité d'employés subalternes. Comme il gagnait plus en une année que ses parents n'avaient perçu pendant toute leur vie, il avait voulu leur faire plaisir et les rassurer sur son sérieux. Il avait acheté pour eux une maisonnette contiguë de trois pièces dans une jolie résidence sur la Costa Blanca mais avait dû leur expliquer longuement, preuves en main, que cet appartement était un bon investissement, avant qu'ils ne soient rassurés et ne s'y installent. Sa mère terminait son message en transmettant les salutations du papa et en affirmant qu'ils l'attendaient pour fêter son anniversaire, mais en spécifiant bien: «Viens seul.»

Il s'amusa à répondre qu'il promettait de faire tout son possible pour se libérer. En fait, dans son agenda, il était prévu depuis longtemps qu'il passe examiner les comptes et la gestion de l'hôtel Isamar-Sophia d'Istanbul. Pour les rassurer, il ajouta aussi qu'il savait d'ores et déjà que l'emploi du temps de sa femme n'allait de toute façon pas lui permettre de l'accompagner. Que ses parents et sa femme s'évitent mutuellement comme la peste n'avait jamais été une surprise pour lui. Ils étaient aussi différents que si l'on avait tout à coup essayé de mettre ensemble les habitants de deux univers jusque-là inconnus l'un de l'autre. Il n'y avait pas de message d'Isabel parmi les e-mails reçus, et cela ne l'étonna pas. Il en conclut qu'elle n'avait rien à lui communiquer de neuf et cela le tranquillisa.

Par contre, il fut déçu et vaguement préoccupé de l'absence de nouvelles de la part d'Andreas Gruber. Se disant que son ami avait peut-être des ennuis ou était même malade, il pressa sur la touche de son portable qui abrégait son

numéro d'appel. Pendant toutes ses années à l'étranger, ils étaient restés très proches. Andreas était venu lui rendre visite chaque année là où il se trouvait et, ensemble, ils avaient vécu des moments très forts qui avaient renforcé leur amitié. Le portable de son ami était sur le mode secrétariat; il racrocha après avoir enregistré un petit bonjour.

Déçu de ne pas avoir pu parler avec lui, il fit la vaisselle, remit soigneusement sa cuisine en ordre puis enfourcha à nouveau sa moto et s'élança sur les petites routes qui grimpaient à l'assaut des montagnes. Au retour, il s'arrêta pour prendre un dernier café au bar du village, occasion d'échanger quelques mots en arabe avec un ouvrier agricole nord-africain. A 23 heures, de retour chez lui, installé confortablement sur son lit, il attendit le sommeil en regardant une fois encore des prises de vue des diverses étapes du Fortuna, depuis son achat jusqu'à l'inauguration.

S'il avait eu l'œil de professionnel qu'il possédait à l'âge adulte, il aurait remarqué que le magnifique hôtel Fortuna qui l'avait ébloui en passant en voiture, environ trente ans plus tôt, avait bien besoin d'une rénovation. Il n'avait jamais été un vrai château mais avait été construit au dix-neuvième siècle dans un esprit de «grandeur et élégance» à l'époque où les aristocrates s'installaient avec tout leur personnel pour de longs séjours, sans vouloir renoncer à l'espace et au niveau de vie que leurs magnifiques demeures offraient. Ces personnes fortunées venaient passer de longs séjours en Suisse pour admirer ses magnifiques paysages, jouir de sa tranquillité et bénéficier de son climat alpin. Situé non loin de Lucerne, le Schloss-Fortuna avait tous ces avantages, plus la magnificence de pièces immenses aux hauts plafonds ornés de stucs et de fresques, et offrait aussi le niveau de service demandé par ses clients. Il faut beaucoup de personnel pour garantir cela. Mais, à l'époque, cela ne posait pas de problèmes majeurs. Il y avait beaucoup de jeunes issus de familles paysannes nombreuses qui recherchaient un emploi sûr, avec la sécurité d'un toit sur la tête, et au moins un repas chaud assuré tous les jours. Le prestige que cela conférait de

dire que l'on faisait partie du personnel du Fortuna et l'alternative ainsi offerte à l'émigration faisaient qu'on se pressait dans le bureau du propriétaire dans l'espoir d'être engagés. C'étaient souvent des personnes sans formation hôtelière que la maison éduquait à sa façon, à la dure. Les employés s'entassaient à huit ou douze dans les mansardes non chauffées situées sous les toits. Les horaires étaient éprouvants et la discipline sévère. Les repas servis étaient souvent misérables et ne suffisaient souvent pas à rassasier ces jeunes gens encore en croissance. Chacun se débrouillait comme il pouvait pour améliorer son ordinaire. Ainsi des poulets rôtis entiers disparaissaient mystérieusement entre la porte de la salle à manger et celle de la cuisine, à la fin du service, pour réapparaître dans les dortoirs, après le service.

Quand arriva l'époque où les industriels ouvrirent les portes de leurs ateliers à des ouvriers et ouvrières en proposant des salaires plus intéressants, le propriétaire du Fortuna eut plus de difficulté à recruter son nombreux personnel. Il ne fut pas le seul à avoir de plus en plus de difficultés à maintenir sa maison à niveau. Les grandes fortunes fondirent aussi au soleil de la démocratie. Le Fortuna connut ainsi des revers, qui, avec la mort du propriétaire, dans les années 1930, le conduisirent à un déclin rapide.

Les enfants du propriétaire avaient des conceptions divergentes sur la gestion d'un énorme palace, mais ils partageaient tous l'idée que, pour s'adapter aux changements de cap que le tourisme suisse subissait, des rénovations étaient trop coûteuses et hasardeuses. Figé dans son standing décadent, le Fortuna vieillissait déjà mal, quand la Deuxième Guerre mondiale lui donna le coup de grâce. Il ferma ses portes en attendant que ses propriétaires décident de son sort. A la fin de la guerre, il fut mis en vente.

Les propriétaires suivants étaient une société anonyme qui essaya de le transformer à moindres frais en un établissement de rendement maximum. Les magnifiques locaux qui avaient été admirés par les plus grands noms d'Europe furent envahis par des hordes de touristes allemands,

d'abord, japonais ensuite, qui arrivaient du nord, en bus, le soir, consommaient des «schnippo» au dîner, s'entassaient dans les chambres vétustes et repartaient le lendemain matin vers le sud. Cela fonctionna plus ou moins pendant deux décennies, sans qu'aucune rénovation majeure ne soit entreprise. Le Fortuna, ayant de plus en plus de mal à faire illusion, dut revoir ses tarifs à la baisse. Finalement, au début des années 1980, il fut à nouveau vendu et devint le siège d'une colonie de vacances. Ce que les années de négligence des propriétaires précédents lui avaient épargné, ce fut la horde de gamins qui le lui infligea. Les magnifiques tapisseries murales, devenues vieillottes, furent souillées, déchirées par des mains acharnées d'enfants qui s'ennuyaient. Vu de l'extérieur, c'était pourtant encore une maison «qui en jetait». En 1985, le Fortuna ferma définitivement ses portes et fut mis en vente à un prix tellement excessif que personne ne s'y intéressa sérieusement pendant plus de dix ans.

Durant cette période, plusieurs vandales y pénétrèrent, faisant de tels dégâts qu'il n'était plus qu'une ruine quand enfin le prix fut adapté. A ce moment, il avait une allure tellement misérable, et nécessitait tellement de travaux que ceux qui vinrent le visiter ne parlaient plus que de la valeur du terrain, énorme, qui l'entourait, et de frais de démolition.

Par chance pour lui, mais malchance pour ses propriétaires, des personnes de la région qui n'étaient pas d'accord de voir sa silhouette disparaître du panorama parvinrent à le faire inscrire sur la liste des monuments historiques. Dès lors, il fut à nouveau abandonné, oublié de tous sinon des hordes de rats qui y logeaient seuls, les ouvertures ayant été barricadées pour que les vandales ne puissent plus y pénétrer.

Julian regarda les photos qu'il avait prises lors de sa première visite sur les lieux, huit ans plus tôt. A ce moment-là, il était directeur depuis trois ans d'un hôtel au Maroc qui appartenait à une chaîne suisse. Convoqué à la centrale pour un bilan intermédiaire, il en avait profité pour passer quelques jours de vacances chez son ami Andreas, qui lui avait prêté sa moto pour vadrouiller ici et là. Quand la façade

du Fortuna était apparue à un détour de la route, il avait eu tout à coup envie d'aller voir de plus près cet hôtel qui avait nourri ses rêves d'enfants et qui avait eu un si grand poids dans le choix de sa carrière. Voir dans quel état de décrépitude se trouvait le Schloss-Fortuna l'avait profondément touché. Il avait pleuré sur ce vieil ami moribond. Il se voyait le témoin impuissant d'une terrible injustice mais il prit tout de même une photo du panneau rouillé qui indiquait un numéro de téléphone à côté de l'indication «zu verkaufen»¹ et alla plaider la cause du Fortuna auprès de ses patrons de la chaîne hôtelière. Comme ils ne semblaient pas le moins du monde intéressés, il était retourné à son poste à Marrakech, réprimant à grand-peine sa frustration.

Ensuite, quand il décida que le moment était venu de gravir un nouvel échelon il revint en Europe, et se retrouva à la tête de la chaîne espagnole. L'idée que c'était à lui de sauver le Fortuna ne l'avait plus quitté. Et maintenant, c'était chose faite. Avec d'énormes moyens à disposition, les millions de Pablo Martinez reçus en échange de 40% des actions, les prêts obtenus sans trop de peine grâce à sa position actuelle, la rénovation du Fortuna n'avait plus été qu'une question de professionnalisme, expériences, relations et bon goût. Atouts que Julian Flores possédait maintenant en bonne place dans son jeu. Il gardait de nombreuses photos des premiers et importants travaux. En fait, bien qu'acheté pour pas grand-chose, à coup de millions le Fortuna avait retrouvé une splendeur qui dépassait même celle de ses moments les plus glorieux.

C'était devenu un palace cinq étoiles tout confort, avec centre *wellness* et infrastructures sportives, suites et chambres dotées de toutes les commodités modernes, et pourvu d'équipements dernier cri, gérés par une équipe de collaborateurs hautement qualifiés. L'équipe de marketing de la chaîne qu'il dirigeait n'avait plus qu'à faire en sorte que son nouvel essor ne passe pas inaperçu et bénéficie d'un écho retentissant là où il fallait.

1 A vendre.

Quand il sentit le sommeil le gagner, il mit son *laptop* en mode veille et le posa sur sa table de nuit. Dix minutes plus tard, il dormait paisiblement.

Le lendemain, il appela un taxi, puis prépara en expert une valise pour son week-end à Minorque et pour le séjour à Venise qui allait suivre, et glissa son *laptop* dans son attaché-case.

Peu avant 7 heures du matin, son taxi étant arrivé, il sortait de chez lui en laissant une enveloppe appuyée à la carafe de vin contenant ses instructions et quelques billets de banque pour la villageoise qui passait tous les deux jours faire son ménage. En plus de nettoyer la maison, elle lui lavait son linge et remplissait son frigo et son congélateur, y laissant de temps en temps des plats à réchauffer. Il lui annonçait aussi qu'il s'absentait pendant au moins une semaine et il l'encourageait à boire le reste de Château Pétrus à sa santé.

Chapitre 2

La lumière brille dans les ténèbres.

Jean 1.5

Les jeunes filles agglutinées autour de la grande table qui occupait le centre de la salle de classe ouvrirent de grands yeux en découvrant l'éventail de magnifiques dépliants qui étaient posés dessus.

– C'est quoi, ces trucs? dit la plus effrontée, s'exprimant comme à l'accoutumée pour ses compagnes.

Luce Altmann les fit glisser vers elles, les encourageant d'un sourire:

– Ce sont les prospectus de quelques hôtels-restaurants et autres commerçants de la région et des environs disposés à vous offrir une place de travail rétribuée à temps partiel.

– Vous avez vraiment trouvé quelque chose pour chacune de nous?

– Oui. Regardez vous-mêmes!

Les dépliants furent distribués, et pendant plusieurs minutes on n'entendit plus que le bruit des pages tournées, tandis que les prospectus passaient de main en main. Luce observait attentivement les expressions qui se succédaient sur les visages de ses protégées. Ses nombreuses lettres n'avaient eu que peu d'écho, mais elle s'y attendait. Ce qui la rendait heureuse, c'était d'avoir en main le nombre exact de propositions qu'il lui fallait pour offrir une place à chacune de ses protégées.

Envoyant un remerciement muet au ciel, elle commença la lecture de la première lettre:

Chère madame,

Nous cherchons encore une jeune personne pour aider dans notre kiosque, du mardi au dimanche, de 9 heures à 13 heures.

Elle prit un des prospectus avant de lancer aux jeunes qui l'entouraient, les yeux brillants de curiosité :

– Qui de vous est intéressée?

– Moi! Moi! Moi!

Plusieurs mains se levèrent. Luce prit note des noms sur la lettre et en prit une deuxième.

– Bien, maintenant voyons celle-ci. C'est pour servir les petits-déjeuners de 6 h 30 à 10 heures dans un hôtel. Qui est intéressée et se sent d'attaque?

– Moi! Moi!

La matinée touchait à sa fin quand toutes les toutes jeunes mères ressortirent, chacune une lettre à la main, les yeux brillant d'espoir, en remerciant leur éducatrice. Luce savait que des moments difficiles les attendaient sitôt qu'elles sortiraient du foyer pour affronter le monde, à leur âge tendre, avec un bébé à charge. Certaines avaient la chance d'avoir une famille pour les soutenir quand elles s'étaient retrouvées enceintes par accident, d'autres devaient se débrouiller seules. Si la plupart d'entre elles choisissaient d'avorter, celles qui décidaient courageusement d'affronter les difficultés de la maternité pouvaient bénéficier du soutien que le foyer offrait, soit en externat soit en internat. Après la naissance des bébés, il aidait les jeunes mamans à trouver une occupation qui leur permette de s'insérer dans la société.

Avec un soupir de satisfaction, Luce Altmann glissa son sac sur l'épaule. Elle avait juste le temps de prendre un repas rapide avant ses rendez-vous de l'après-midi.

En pénétrant dans le tea-room situé en face de la gare, elle décida de s'accorder une friandise pour célébrer l'heureuse conclusion de sa recherche de places de travail pour les filles du foyer. D'ailleurs, rien ne servait de se priver, car, sans toutefois être franchement grassouillette, à presque 37 ans, elle n'avait pas besoin de miroir pour savoir que sa silhouette n'était pas celle d'une poupée Barbie, aux jambes interminables, aux standards que la plupart des mâles recherchent chez une fille à flirt. Par contre, elle était celle avec laquelle il faisait bon s'attabler pour réviser ou se marrer un peu, la

copine idéale. Son caractère enjoué, son naturel dans n'importe quelle conversation, même avec les garçons, joint à son bon cœur, faisaient d'elle l'amie de tous.

– Bonjour, qu'est-ce qui vous fait envie aujourd'hui? Un cappuccino et un croissant?

La vendeuse lui souriait derrière une sublime exposition de pâtisseries. Luce secoua ses boucles rousses alors que ses yeux pétillaient, examinant attentivement l'étalage.

– Non, c'est la fête, donnez-moi... Attendez, c'est difficile... Voilà: une tranche de gâteau aux framboises!

– Allez prendre place, je vous l'apporte dans un instant.

Luce Altmann alla s'asseoir à une table, posa sa serviette d'avocat à côté d'elle et, attirée par la photo en première page d'un hebdomadaire people, attendit son repas gourmand hypercalorique (mais qu'importe?) en lisant l'article qui accompagnait quelques photos de l'inauguration officielle du Schloss-Fortuna Flores qui avait eu lieu une semaine plus tôt. L'article s'intitulait: «Comment un rêve peut faire illusion.» Les photos montraient la plaque de la chaîne Flores qui ornait la façade du Fortuna ainsi que quelques vues de l'inauguration. Celle qui montrait Julian Flores embrassant sa femme après la danse était intitulée: «La poule aux œufs d'or a beaucoup de sex-appeal. » Il y avait aussi une photo du H.L.M. où Flores avait passé son enfance, à côté de celle de la magnifique villa des Martinez à Minorca. Et c'était intitulé: «C'est là que Julian Flores construit des châteaux en Espagne.»

Avec une moue dubitative, Luce lut l'article au vitriol, signé Cornelia Hugues. Celle-ci mettait l'accent sur l'opportunisme effréné de Julian Flores, le petit immigré espagnol parti de rien qui avait épousé la riche héritière de son patron pour assouvir sa soif de grandeur. Elle le décrivait comme un vil gigolo, disant entre autres choses que «Flores s'attribue la propriété du Fortuna dans son discours d'inauguration et va même jusqu'à omettre de citer son beau-père qui a pourtant investi 60 millions dans l'achat et la rénovation de ce château de Polichinelle qui n'était plus qu'une affreuse ruine

attendant les démolisseurs. Flores, tel un don Quichotte, est parti à l'assaut de la fortune des Martinez, lance à la main, pour les pousser à lâcher leurs millions dans une cause perdue d'avance. Les grands palaces en Suisse, et ailleurs, ferment tous leurs portes, et là 'on' vient de pomper des millions en jouant sur les grands sentiments. »

– C'est affreux, ce que ces journaux à sensation peuvent écrire, n'est-ce pas?

La jeune vendeuse attendait que Luce déplace le journal pour poser la tranche de gâteau et le magnifique cappuccino qui l'accompagnait. Luce opina du chef:

– Oui, c'est vrai. On pardonne difficilement à un pauvre de sortir de l'anonymat en épousant une riche héritière, alors que tout le monde s'émeut quand une pauvre fille vit la transformation de Cendrillon et épouse un prince charmant. Et pourtant on devrait se demander pour quelle raison la riche héritière a épousé le petit Espagnol sans fortune ni talent décrit dans cet article. Il est quand même directeur d'un groupe hôtelier. On ne confie pas cette place au premier don Quichotte venu, non? Mais assez de *gossip*! Dans tous les cas, cet hôtel est vraiment très beau, ça aurait été dommage de le voir disparaître. Et ça serait arrivé à coup sûr sans les millions de cet Espagnol, quelle que soit la façon dont il se les est procurés. Et puis, les journalistes sont souvent tendancieux; peut-être que la réalité est tout autre.

– C'est vrai. Bon appétit!

– Merci!

Après son repas cadeau, Luce Altmann prit le tram pour aller au centre social, où l'attendait un après-midi chargé. Il allait commencer par un colloque avec une mère qui venait de découvrir que sa fille de 18 ans était enceinte de cinq mois, trop tard pour l'avortement qui aurait, à son avis, résolu le problème. La jeune fille et sa mère allaient devoir affronter d'énormes problèmes, à commencer par la question juridique concernant l'identité du futur père. La jeune fille, aux dires de sa mère, ne voulait pas dire qui l'avait mise enceinte. Était-ce un autre jeune ou un adulte? Dans tous les

cas, quelqu'un d'irresponsable. Luce s'était habituée aux exclamations incrédules de celles et ceux qui croyaient qu'une grossesse accidentelle était devenue inconcevable avec les moyens contraceptifs disponibles actuellement. Et pourtant, cela arrivait encore dans les meilleures familles. Les jeunes femmes se retrouvaient bien souvent seules avec les conséquences de leurs étourderies, alors qu'il faut être deux pour en arriver là!! Luce donna rendez-vous à la jeune fille le lundi suivant, peu avant midi, seule, pour essayer de tirer au clair cette situation sans la présence obsessionnelle de la mère.

Ensuite, ce fut le tour de ses clients, dont le président du tribunal lui avait confié la gestion des affaires dans le cadre de l'assistance juridique gratuite. D'abord deux vieilles dames, l'une qui avait signé bien trop légèrement le contrat d'achat d'un coûteux appareil d'hydromassage et l'autre qui, en voulant partager ses biens entre ses trois héritières encore de son vivant, s'était vue démunie de son libre arbitre. Ses nièces avaient profité de sa semaine de vacances pour vider la maison de ses affaires et l'aménager à leur goût. Au retour de la tante, elles lui avaient annoncé, avec un aplomb sidérant, qu'elles avaient trouvé pour elle une place dans un home de la région. Sous le coup de la surprise, la vieille dame avait tout d'abord accepté de s'y installer, mais une amie à qui elle s'était confiée l'avait convaincue de son droit à rester chez elle aussi longtemps qu'elle le souhaitait. D'autant plus que la vieille dame ne se plaisait pas du tout dans le home, étant tout à fait capable de vivre de façon indépendante, contrairement aux allégations de ses nièces qui prétendaient agir pour son bien. Selon elles, la maison était dans un tel état de saleté et de désordre que c'était une honte de laisser une personne seule vivre là, et elles présentaient des photos à l'appui de leurs déclarations. D'après la vieille dame, ce n'était pas son intérieur qui avait été photographié mais un taudis quelconque, arrangé pour la photo. Elle voulait rentrer chez elle et, bien entendu, récupérer son bien pour le léguer à d'autres. Luce devait débrouiller cette histoire sans se fier aux apparences ni se laisser prendre par les sentiments. Tout comme

le mandat d'une jeune femme qui voulait la séparation d'avec un mari manipulateur et la garde de ses enfants, alors que l'époux, lui, prétendait que sa femme, ayant fait une dépression en raison de sa difficulté à supporter ce mariage, était folle et incapable de s'occuper de sa famille. Ce dossier épineux termina de la tenir occupée pendant plusieurs heures...

A 18 heures, toujours chargée de sa lourde serviette, Luce changea deux fois de tram, s'arrêta dans un supermarché pour faire quelques achats et marcha une dizaine de minutes avant d'arriver chez elle presque une heure plus tard. Ce long trajet l'aidait à couper les ponts avec son travail mais parfois, surtout en hiver, elle regrettait de ne pas habiter plus près du centre. Par contre, si elle aimait le centre de Bâle pour son atmosphère cosmopolite, elle adorait le quartier périphérique où elle habitait. Situé en bordure d'un énorme pré, un peu au-dessus du zoo, ce quartier de petites villas sans prétention donnait l'impression qu'on vivait en pleine campagne.

* * *

Le même soir, à la même heure, Julian atterrissait à l'aéroport de Mahon à Minorca où l'attendait le chauffeur des Martinez, sa casquette à la main.

– Bonsoir, monsieur Flores, lui dit-il avec un grand sourire, vous avez fait bon voyage?

– Bonsoir, Jacopo, bien merci. Comment va votre petite famille? Le petit dernier pousse bien?

– Il commence à dire quelques mots.

– Il a commencé par dire vroum, vroum, je parie. Avec un grand-père comme vous, c'est normal.

– C'est ça, vous avez gagné.

En reconnaissant la vieille Rolls noire des Martinez sur le parking de l'aéroport, Julian fronça les sourcils.

– Comment se fait-il que j'aie droit à la Rolls ce soir?

– Oh, c'est que vous ne venez pas seul ce soir. Tous ces messieurs du conseil d'administration sont arrivés. J'en suis déjà à mon troisième trajet. Vous êtes le dernier.

Julian sentit un frisson d'appréhension lui traverser l'échine. Est-ce que son beau-père avait préparé un peloton d'exécution pour lui à cause de ce maudit article? Et Andreas qui ne répondait toujours pas au téléphone. Pourquoi diable ne lui avait-il pas encore transmis son texte?

– *Muy bien*, j'espère seulement que ce ne sera pas un grand dîner. J'ai laissé mon smoking au pressing.

Jacopo lança un coup d'œil au jean et au polo noirs griffés qui épousaient comme une seconde peau le corps de toréador du beau-fils de son patron.

– Ça ne fait rien: vous êtes très élégant, même comme ça.

Le visage de son passager fut traversé par une grimace amusée:

– Merci, Jacopo. Je me sens très rassuré par votre «même comme ça». Message reçu. J'ai laissé quelques affaires l'autre fois dans l'appartement d'Isabel, je me changerai avant d'affronter les panthères grises en costume-cravate. Tout ce beau monde va loger à la villa?

– Oui, la maison est pleine pour l'occasion.

Julian soupira. Son projet de mettre à profit son séjour pour affronter en famille les attaques de la presse s'envola. Il comprit qu'il allait probablement se retrouver seul dans l'arène, comme à l'accoutumée.

– D'accord, allons-y, alors!

Puis un autre horrible soupçon lui glaça le sang.

– Mais, qu'est-ce qui est prévu? De quelle occasion s'agit-il? Pourquoi sont-ils tous arrivés?

– C'est l'anniversaire de monsieur Martinez, bien entendu. Il fête ses 75 ans.

– Quoi? Mais son anniversaire est dans trois semaines. Pourquoi ce soir?

– Parce que monsieur va partir pour l'hôpital lundi, pour subir une opération au cœur urgente, et ainsi il a décidé d'anticiper sa fête. Vous ne le saviez pas?

Jacopo faisait des yeux ronds de surprise. Julian sentit la colère l'envahir, sa femme n'avait même pas pris la peine de l'avertir ni de l'opération, ni de l'anniversaire anticipé. Tout

cela à cause de cette stupide journaliste et de son article au vitriol? Avait-elle si peu de considération pour lui? Voulait-elle se débarrasser de lui en lui faisant faire perdre la face devant son père et les principaux actionnaires du groupe? Déjà pendant le voyage pour l'inauguration, il avait remarqué qu'Isabel semblait encore moins proche de lui que d'habitude. Elle avait fait tout son possible pour éviter de se retrouver seule avec lui.

La Rolls s'engageait déjà sur la route bordée de forêts de pins maritimes qui conduisait à la villa, il calcula qu'il avait à peine une demi-heure devant lui pour se préparer psychologiquement à affronter les membres du conseil d'administration du groupe, constitué par les principaux actionnaires, tous de grands financiers aguerris. Et, en plus, il arrivait les mains vides pour l'anniversaire de son beau-père... Il imagina un autre gros titre sur le journal à scandale: «Julian Flores oublie le dîner d'anniversaire de son beau-père à la veille d'une opération risquée. A-t-il déjà mis son beau-père en bière?»

– *Ostras!!*

Le gros mot qui lui échappa des lèvres fit sursauter le chauffeur:

– Comment? Vous avez oublié quelque chose?

Poussé par une impulsion, Julian sentit qu'il devait se confier à Jacopo mais comme il ne voulait pas admettre que sa femme ne s'était même pas donné la peine de l'avertir, il se contenta de révéler:

– Je n'ai pas de cadeau pour Pablo. Malheureusement, j'ai totalement oublié cet anniversaire. Quel idiot je fais!!

Un éclair de compassion illumina le regard du chauffeur à la chevelure argentée qui avait entendu beaucoup de choses sur Julian Flores. Et ce qu'il avait entendu le lui avait rendu encore plus sympathique. Tout le personnel de la villa s'accordait pour dire qu'Isabel Martinez ne méritait pas un mari comme lui, qui avait l'unique tort de ne pas être né avec une cuillère en argent dans la bouche. Ils l'aimaient pour son manque de snobisme, pour son absence totale de ce mépris

qui était par contre l'apanage d'Isabel Martinez. Il eut envie de l'aider, comme il aurait aidé un ami.

– C'est embêtant, dit-il en stoppant la Rolls au bord de la route, afin de laisser du temps à son passager pour réfléchir à une solution.

– Oui, très, parce que je ne vois pas comment me sortir de ce pétrin, à part repartir encore ce soir. Il doit bien y avoir un vol, ramenez-moi à l'aéroport, Jacopo, s'il vous plaît, supplia Julian. Vous direz que j'ai reçu un appel urgent et que je vous ai demandé de me ramener à l'aéroport. J'appellerai depuis le vol pour m'excuser.

– Ecoutez, monsieur Julian, rien n'est encore perdu. Je viens d'avoir une idée pour un cadeau.

– Ah bon? Je vous en serais très reconnaissant. Où donc pourrais-je encore trouver un cadeau à offrir à cette heure-ci?

– Je connais un peintre. Je vous conduis à son atelier? Vous pourriez lui acheter un beau tableau et dire ensuite que vous le lui aviez commandé depuis longtemps pour l'anniversaire. Qu'en dites-vous?

– C'est une excellente idée, s'il a du talent, fit Julian avec une grimace sceptique.

– Beaucoup, à ce que je peux en juger.

– D'accord, je vous fais confiance. Je vous récompenserai de ce service à la prochaine occasion, c'est promis. Donnant-donnant. On y va?

– Son atelier se trouve près du phare de Favàritx.

– Eh bien, allons-y tout de suite.

Le peintre avait son atelier dans une cabane sur la plage, tout près du phare. Malgré l'agitation qui l'animait, Julian admira la splendide solitude de cet endroit pittoresque. Les tableaux étaient effectivement exécutés avec un énorme talent qui transmettait de fortes sensations. Il acheta une marine puis se remit en route pour affronter une soirée qui s'annonçait pleine de suspens!

Voulant se comporter en parfaite maîtresse de maison, dona Inès tenait à ce que toute la soirée d'anniversaire de son mari se passe bien. Elle fit quelques pas en arrière pour juger

de l'effet final de l'arrangement floral qu'elle venait de poser sur le centre de la table. Des branches de roses choisirent ce moment pour s'effondrer, éparpillant des pétales sur la nappe en dentelle écrue. Une exclamation d'effroi lui échappa.

– Oh non, ça va tout tacher!! Et l'apéritif qui doit être servi d'ici peu!!!

– Je m'en charge, dona Inès, laissez-moi faire.

La voix rassurante de son beau-fils la fit se retourner vers la porte-fenêtre. Elle soupira de soulagement en le voyant repiquer d'un tour de main adroit les branches de roses dans la mousse et ramasser les pétales entre deux doigts, sans laisser de taches sur la nappe.

– Oh! Enfin te voilà. Pourquoi arrives-tu seulement maintenant? lui reprocha-t-elle, Dis-moi, est-ce que je dois faire servir le champagne à l'apéritif ou avec le dessert?

– Le champagne bien frappé se doit d'être servi avec le gâteau d'anniversaire. Servez l'apéritif au chariot, chacun prendra ce qu'il préfère. Pablo voudra un Martini dry, n'oubliez donc pas de faire mettre aussi des olives et des tranches d'orange sur le chariot parce que le conseiller Zampadorini voudra son habituel Négroni. Et je n'arrive que maintenant parce que malheureusement personne ne m'a averti qu'on pouvait avoir besoin de moi pour vous aider à organiser cette soirée d'anniversaire. Il fallait m'appeler, tout simplement. Je serais venu bien volontiers avec le vol précédent.

– Oh! Mais c'est Isabel qui m'a dit de ne pas te déranger.

Julian laissa s'échapper une autre exclamation de contrariété:

– *Ostras!*

– Comment?

– Rien, c'est que je suis un peu tendu à cause d'un article paru en Suisse. Vous l'avez lu?

– Pas encore, mais toute l'équipe du conseil est réunie en ce moment et j'ai vu qu'ils avaient tous un journal à la main en entrant dans la salle de conférences. De quoi s'agit-il?

– Je passe pour un gigolo ingrat utilisant son beau-père pour financer sa folie des grandeurs.

- Le Fortuna?
- C'est ça.
- Mais le Fortuna fait partie du groupe Isamar, non?
- Pas vraiment, j'ai acheté cet hôtel à mon nom mais Pablo m'a financé, avec les fonds du groupe, qui en est donc propriétaire à 40%. Mais c'est mon hôtel, j'y tiens!
- Ton hôtel Fortuna. Tu nous avais raconté que tu y rêves depuis ton enfance à ta première visite ici.

Julian lança un regard surpris à sa belle-mère:

- Vous vous en souvenez?
- Oui, cela m'avait frappé que tu aies choisi ta voie à cet âge-là, sans l'appui de ta famille, seulement après t'être senti appelé à veiller sur un vieil hôtel décadent. Je t'ai admiré ce jour-là et je continue à le faire.

- Et vous ne pensez pas que je suis un gigolo, alors?
- Oh non, Julian! Quelle drôle d'idée! Aucune personne te connaissant ne pourrait avoir cette impression. Tu travailles tellement!! Pablo te doit beaucoup. Sans toi, il n'aurait jamais pu se retirer des affaires et tu sais combien il avait besoin de le faire avec ses problèmes de cœur!

- Merci, dona Inès. Maintenant, je vais affronter el Torro dans l'arène, souhaitez-moi bonne chance!

- Olé, Julian! Va les mettre au tapis, et rassure-toi: Pablo t'aime bien, El Torro est de ton côté. Mais on le surnomme encore ainsi aux bureaux d'Isamar?

- Plus devant moi, depuis que je suis devenu son gendre, mais sûrement derrière mon dos, pour le regretter. La secrétaire qui vous a remplacée me fait des misères. J'aurais préféré de loin que vous soyez encore là!

- Ah oui?

Ils échangèrent un sourire complice.

- Veux-tu, s'il te plaît, aller jeter un œil en cuisine avant d'aller au bureau? Je serais rassurée, ajouta-t-elle alors qu'il se dirigeait vers la porte, sa serviette à la main, impeccable dans un complet-cravate gris foncé.

- Entendu, j'y vais de ce pas. Soyez tranquillisée, je suis là.

Inès le suivit des yeux, d'un regard empreint de regret. Elle aurait tant aimé que ce beau garçon soit son fils! Il lui rappelait son mari du temps où il dirigeait d'une main ferme ses premiers hôtels. Elle était sa secrétaire et avait à peine 30 ans, lui était un quadragénaire, veuf avec une petite fille pourrie gâtée au fichu caractère: Isabel. *Elle ne s'est pas arrangée avec les années*, se dit-elle en soupirant.

En cuisine, après avoir serré les mains de tout le personnel, Julian Flores contrôla la saveur de la sauce à l'aneth qui devait accompagner le saumon mariné servi en entrée et ordonna qu'on serve tièdes les toasts grillés qui devaient l'accompagner. Ensuite il put enfin entrer dans la salle de conférences. Les têtes de son beau-père et des cinq membres du conseil se tournèrent vers lui. Il remarqua avec un pincement de cœur que son beau-père avait l'air très fatigué. Pablo Martinez se leva pour l'accueillir.

– Bonsoir, Pablo. Bonsoir, messieurs les conseillers. Désolé d'arriver seulement maintenant, des contretemps regrettables m'ont retenu, dit-il en allant vers lui, bras ouverts, avec un grand sourire qui n'était pas forcé.

– Ta secrétaire m'a prévenu que tu allais arriver seulement après le travail, tu es tout excusé, fit le vieux monsieur en lui donnant l'accolade.

– Bien, alors c'est en ordre.

Julian serra son beau-père contre lui, notant avec effroi qu'il avait encore maigri depuis sa dernière visite. Puis en regardant autour de lui, il remarqua sans surprise l'absence de sa femme, qui était pourtant membre du conseil depuis sa majorité, ayant hérité des parts de sa mère.

– Isabel ne participe pas à cette réunion?

– Elle nous rejoindra pour l'apéritif, ou plutôt c'est nous qui allons la rejoindre au bord de la piscine. Tu sais que ces choses-là ne l'intéressent pas du tout. Mais assieds-toi, nous t'attendions pour commencer.

– D'accord. Quel est l'ordre du jour? Désolé, mais je ne l'ai pas reçu. Probablement une panne d'ordinateur.

Julian prit place à la droite de son beau-père et promena son regard perçant autour de la table, s'arrêtant sur le secrétaire de séance, l'homme de loi italien Zampadorini.

– Hem... Je n'ai pas eu le temps d'envoyer d'ordre du jour cette fois-ci. C'est une réunion extraordinaire. Nous profitons de cet anniversaire pour nous retrouver.

– Ah bon? Et vous le saviez depuis longtemps?

– Euh... depuis cinq jours.

– Et vous n'avez pas eu le temps d'envoyer une convocation? Pardon: de m'envoyer une convocation? Parce que je suppose qu'aucun de vous est arrivé dans cette salle par hasard, n'est-ce pas?

Pablo Martinez laissa s'échapper un petit sourire d'approbation alors que son beau-fils continuait son attaque:

– Mais, au fait, c'est bien que vous soyez tous présents. Je pourrai vous présenter le Fortuna, qui appartient au groupe pour 40%, et vous parler des projets d'achat et de rénovation du futur Isamar-Gabrieli à Venise, où je vais aller lundi. A moins, bien sûr, que vous n'ayez des points plus importants à discuter. Et puis, prenez note, s'il vous plaît, maître Zampadorini, que j'aimerais bien avoir le procès-verbal de cette réunion sur mon bureau encore cette semaine. La dernière fois, je ne l'ai reçu qu'un mois après la réunion. Ce qui a été très regrettable, car je devais m'y référer pour appliquer les décisions prises par vous tous. Les frais de personnel de l'Isamar-Cancun ont été ainsi considérablement réduits, et pour y remédier, je vais devoir envoyer là-bas toute la brigade du Fortuna en janvier en fermant le Fortuna pendant un mois, bien sûr pas sans conséquences sur le chiffre d'affaires de l'année. Donc, à propos du Fortuna, voici les comptes rendus des derniers travaux effectués avant l'ouverture, dit-il en faisant glisser vers son beau-père un fascicule, ajoutant sur un ton faussement contrit: Désolé, messieurs, mais je n'en ai tiré qu'une copie. Je ne savais pas que vous seriez tous là ce soir. Il va falloir vous le faire passer par Pablo.

La brochure fit le tour de la table, superficiellement feuilletée par les conseillers. Pendant ce temps, se sentant

lui-même comme un taureau dans l'arène, Julian essayait de lire sur leur visage de quelle façon ces matadors allaient tenter de le mettre à mort. Il savait depuis sa nomination que les principaux financiers du groupe n'avaient qu'une chose en tête: encaisser plus de dividendes en diminuant les frais. Cela allait à l'encontre du bien des hôtels du groupe qui avaient besoin de soins continus, d'améliorations constantes, pour rester au top. Les conseillers insistaient pourtant toujours pour diminuer les frais de personnel, qui augmentaient sans cesse et qui influençaient énormément les budgets. Dans l'hôtellerie de luxe, il faut beaucoup de personnel, mais ils ne comprenaient pas cela. *Aucun d'eux n'a jamais travaillé dans l'hôtellerie*, se dit-il avec une grimace écœurée. Elle n'échappa pas à son beau-père qui ne le quittait pas des yeux.

Après un moment, le fascicule revint vers Pablo Martinez qui le poussa de côté pour le lire tranquillement plus tard.

– Et que répondez-vous aux accusations de cet article?

La question arrivait de Zampadorini qui brandissait l'hebdomadaire suisse alémanique. Julian le toisa froidement:

– Quelles accusations?

– D'avoir utilisé le groupe pour vos propres ambitions et d'avoir oublié que le Fortuna appartient à Isamar. Selon cette photo, la plaque à l'entrée porte le nom Fortuna-Flores et pas Isamar-Fortuna comme ce devrait être le cas.

Julian Flores appuya son dos au dossier de son fauteuil et prit à deux mains les revers de son veston:

– Je n'ai rien à me reprocher.

– Vous vous êtes approprié le Fortuna en oubliant de citer le groupe qui vous emploie!!

– Comment pouvez-vous dire que j'ai oublié quelque chose, quand vous-même semblez avoir oublié que vous ne vouliez pas investir une seule peseta dans – je cite – une ruine décadente? J'ai le procès-verbal qui le prouve dans mon ordinateur portable. Voulez-vous que j'aille le chercher? C'est vous qui me l'avez envoyé, pourtant.

– Mais le groupe a investi 40 millions pour finir.

Julian se leva à moitié sur sa chaise en s'appuyant sur la table, il envoya un regard furibond à Zampadorini:

– Bien sûr, et je vous en remercie. Mais ce «pour finir», c'était une fois que j'avais acheté cette ruine décadente et avais commencé les travaux de rénovation en investissant l'intégralité de mes propres économies. Pour finir, sur le préavis favorable de Pablo, vous m'avez prêté 40 millions avec les actions en garantie. Je n'ai rien reçu gratuitement pour le Fortuna, et il est à moi, pas au groupe. Cela dit, je ne nie pas que cette participation ait été plus que providentielle pour démarrer les travaux. C'est pour cela que le Fortuna collaborera activement avec les hôtels d'Isamar, tant que j'en serai le directeur exécutif. Mais si vous ne me voulez plus, si vous n'avez plus confiance en moi, libre à vous de me chasser, messieurs!

Les cinq messieurs échangèrent un regard embarrassé. Pablo Martinez n'avait encore pas pris la parole. Il choisit habilement ce moment pour intervenir et posa une main paternelle sur le bras de Julian:

– Calme-toi, Julian, et rassieds-toi! Personne ici ne veut te chasser. Au contraire, nous te félicitons pour le magnifique travail que tu accomplis. Ton Fortuna est déjà occupé à 70%, une semaine après l'inauguration et la jet-set du monde entier s'y donne rendez-vous. Je viens de recevoir les compliments du roi du Maroc qui vient d'y passer une nuit. Et s'il m'a écrit, à moi, c'est qu'il n'ignore pas, ni lui ni personne, que notre groupe a quelque chose à voir dans cet hôtel, même s'il est à ton nom. D'ailleurs, il me charge de te dire qu'il se souvient bien de toi, du temps où tu étais à Marrakech et organisais d'une main de maître de magnifiques banquets pour ses invités de marque.

Julian se rassit, laissant son beau-père continuer sur sa lancée. Pablo Martinez prit du bout des doigts, avec une moue méprisante, le journal contenant l'article infamant.

– Ce torchon ne mérite pas qu'on s'y arrête et surtout pas que tes capacités soient remises en question, Julian. J'ai déjà envoyé une demande de démenti sous menace d'une action

légale pour diffamation. Ma fille et mon beau-fils ont été gravement insultés, je ne tolérerai pas cela! dit-il en s'échauffant.

Julian secoua la tête:

– Ne te fais pas de mal, Pablo, pense à ton cœur. Je m'occuperai moi-même de cette histoire. Il s'agit ici de mon propre honneur et de celui de ma femme. C'est donc à moi d'y penser. Et puis, en attendant, cela fait de la pub pour le Fortuna. Maintenant tout le monde sait qu'il a été transformé en un magnifique palace! Isabel s'en remettra, et moi aussi. Je vais demander à Andreas de préparer un article de contre-attaque qui relancera la balle.

– Dommage qu'il soit déjà reparti hier soir, dit Martinez, tu aurais pu lui en parler ce soir.

Julian sursauta, destabilisé, et ne put s'empêcher d'étaler sa surprise:

– Andreas est venu ici?

– Oui. Il est arrivé de Suisse avec Isabel et il est reparti hier. Ils ne te l'ont pas dit?

– Non, mais je n'ai pas encore vu Isabel.

Julian s'efforça de récupérer son habituel self-control sous l'œil goguenard de Zampadorini:

– C'est vrai, nous empêchons les époux de se retrouver, fit celui-ci d'un ton sarcastique.

– Alors, levons la séance et allons prendre l'apéritif près de la piscine, où ma fille et ma femme nous attendent, conclut Pablo Martinez en se levant.

Les lèvres pincées, il regrettait d'avoir parlé sans réfléchir.

– Je propose que le procès-verbal de cette réunion indique que nous prenons position en faveur de Julian et que nous sommes profondément choqués par le contenu infamant de cet article truffé de mensonges.

Sans ajouter un mot, les conseillers rassemblèrent leurs affaires et se levèrent bruyamment de leur chaise. Julian stoppa son beau-père alors que les autres sortaient par une porte-fenêtre:

– Pablo, excuse-moi un instant. Je voudrais te remercier de m’avoir épaulé mais aussi te demander pourquoi tu ne m’as pas averti qu’il y aurait une réunion du conseil ce soir.

– Mais, j’en ai informé Isabel. Elle m’a dit qu’elle allait te prévenir. Moi-même, je ne l’ai su qu’hier, peu après ton appel. Ils sont devenus fous, après avoir lu cet article, et ils se sont précipités ici sans t’envoyer de convocation.

– Ah! O.K. Ils ne me portent pas dans leur cœur. On dirait qu’ils attendent l’occasion de m’éjecter.

– Pas tous, Julian, c’est Zampadorini, ou plutôt le financier qu’il représente.

– L’émir arabe qui possède 12% de notre groupe?

– Oui. Celui-là ne t’aime pas, Julian.

– L’émir arabe dont tu m’as parlé quand j’ai commencé à fréquenter ta fille ne me porte toujours pas dans son cœur, à ce que je vois.

– Oui, il voulait absolument épouser ma fille, et comme elle ne voulait pas de lui, nous avons eu l’idée de ce mariage avec toi pour nous débarrasser de lui sans nous le mettre à dos définitivement, parce que ses milliards sont difficiles à remplacer. Mais, du coup, c’est toi qui t’es attiré ses foudres. Désolé, Julian, mais cela faisait partie du contrat.

Pablo Martinez prit son beau-fils par le coude, l’entraînant vers la porte-fenêtre:

– Mais tu sais déjà tout cela, alors allons les rejoindre, sinon ils vont s’imaginer que nous avons des choses à leur cacher. Fais donc très attention: Zampadorini ne manquera pas de décrire les retrouvailles des époux à son patron.

Isabel avait l’air d’une reine, hiératique dans une robe blanche drapée autour d’elle comme une toge qui lui conférait l’allure d’une statue de marbre. Effet renforcé par le fait qu’elle ne bougea pas d’un pouce ni ne sourit pour accueillir son mari, son père et les principaux actionnaires du groupe ou leurs représentants. Inès portait par contre une robe légère imprimée qui virevoltait autour de ses jambes bronzées par le soleil. Elle accueillit les conseillers avec un sourire

chaleureux et communicatif. Elle leur indiqua le chariot des apéritifs, les invitant à se servir de la boisson de leur choix.

– Messieurs, servez-vous à votre guise.

Tous les regards étaient pointés vers Julian et Isabel. Un sourire enjôleur sur les lèvres, Julian s'avavançait à pas rapides vers sa femme:

– *Buonas tardes, querida!* s'exclama-t-il. Enfin je te re-vois. Comment s'est passé le séjour d'Andreas ici? J'espère qu'il s'est plu dans notre appartement.

Elle lui sourit avec tout autant d'hypocrisie:

– Bien, il est reparti hier en me disant de te transmettre ses salutations. Il a préparé son article ici, je dois te le donner ce soir.

– Je me réjouis de lire, mais viens avec moi maintenant. Tu m'as tellement manqué! Ces messieurs comprendront que nous renoncions à l'apéritif pour nous retrouver.

Sans attendre, il entraîna sa femme vers l'aile de la maison qui leur était réservée. Aussitôt qu'ils se retrouvèrent dans son appartement, Isabel se libéra brusquement et se planta en face de son mari, furieuse:

– Comment te permets-tu de disposer de moi comme si j'étais ta... ta...

Elle bégayait de rage.

– Ta femme? C'est le mot que tu cherchais? dit Julian froidement.

– Tu n'as pas le droit! Mon père ne te permet pas de me traiter de la sorte.

– Oh que oui, j'en ai le droit! Ton père approuve totalement, au contraire. C'est lui qui m'a dit de me comporter en mari, ce que je suis. Et ne viens pas me reprocher de me comporter en macho. Si je n'avais pas été là, tu serais couverte d'une burka et confinée dans un harem, à cette heure-ci, et ton père n'aurait rien pu y faire.

– Il ne m'aurait jamais abandonnée, insista-t-elle.

– Non, pas sans lutter. Et c'est là que je suis arrivé comme le fromage sur les macaronis, à point nommé pour sauver la planète.

– Ne te plains pas, cela t’arrangeait aussi.
– Bien sûr. Mais nous nous étions accordés pour nous aider mutuellement. Et il me semble que, depuis quelque temps, tu fais tout pour me rendre la vie impossible.

– Oh, la belle affaire! Superman est en difficulté?

Julian indiqua le tableau qu’il avait posé contre le mur en attendant la distribution des cadeaux d’anniversaire:

– Tu m’as caché que ton père avait avancé son anniversaire, et surtout qu’il doit être hospitalisé. Tu m’as aussi empêché de venir aider Inès à organiser la fête. Et tu ne m’as pas averti de la réunion de conseil de ce soir. Ce n’est pas le plus grave, je me suis débrouillé. Mais ce que je ne te pardonne pas, c’est de vouloir détruire mon amitié avec Andreas. A quel jeu joues-tu avec lui? Quelle sombre affaire trames-tu dans l’ombre contre moi?

Isabel partit d’un rire amer:

– Avec toi, tout ne peut être qu’un jeu ou une affaire. Tu n’as pas de cœur ni de sentiments!

– Peut-être, mais toi non plus, tu n’as pas de cœur. Je suis bien placé pour le savoir.

– Et si j’avais découvert l’amour avec Andreas?

– Tu es tombée amoureuse d’Andreas!?!

Il la fixait avec stupéfaction.

– Ça t’étonne, avoue-le!

– Oh oui, ça m’étonne. Je n’y crois pas. Tu es incapable d’aimer qui que ce soit. C’est ce que tu m’as toujours répété, lui rappela-t-il d’un ton hargneux, mais tu es une femme terriblement possessive et jalouse. Mon amitié avec Andreas t’a toujours dérangée. Avoue-le!

– Oui, cela me dérangeait parce qu’Andreas m’attire, et le voir constamment ne m’aidait pas à lutter contre ce sentiment.

– Ah, voici les grands sentiments qui entrent en scène maintenant...

– Ne te moque pas de moi, Julian! s’écria-t-elle, les traits de son beau visage tordus par la rage.

Julian se laissa tomber dans un fauteuil et croisa les bras; les paupières plissées, il s'efforçait de lutter contre un profond sentiment d'impuissance.

– Depuis combien de temps? murmura-t-il enfin, alors que la réalité lui apparaissait.

– Comment?

– Depuis combien de temps Andreas et toi avez une relation derrière mon dos?

– Depuis tout dernièrement: à l'inauguration de ton Fortuna, pendant que tu faisais le paon avec tes invités. Nous nous sommes parlé après ma danse, si parler est le mot qu'il faut employer pour ces choses-là, dit-elle, jouissant de la rage qui envahissait le visage de son mari, d'ordinaire toujours contrôlé.

– Et que dit ton père de ça? parvint-il à articuler, les mâchoires crispées.

– Papa ne sait encore rien, du moins officiellement, mais il s'en fichera comme des autres fois, fit-elle avec un petit sourire coquin.

– Vous allez vous mettre ensemble, toi et mon ami Andreas?

– Non, Andreas le voudrait, mais moi, je préfère attendre que papa se soit remis de son opération pour lui en parler.

– Quel splendide geste filial! Dommage que cela soit le premier, persifla-t-il hargneusement. Nous allons donc continuer encore quelque temps la comédie du mariage? D'accord. Il faut juste que je m'habitue à l'idée que je connais ton amant. Jusqu'ici, tu as été très discrète.

– Toi aussi. Qui est ta maîtresse? C'est encore cette petite poupée japonaise?

Julian tendit une main qui tremblait à cause de la colère retenue à grand-peine.

– Ne renverse pas les rôles maintenant. Donne-moi l'article que mon meilleur ami a écrit sur le Fortuna! C'est la seule chose qui m'intéresse vraiment!!

– Bien entendu. Je lui ai bien dit que tu t’en ficherais que ta femme te trahisse avec lui et que tout ce qui t’intéressait, ce serait ce qu’il allait écrire sur ton foutu hôtel.

– Isabel, s’il te plaît, ne me pousse pas à bout. Donne-moi cet article!

Elle alla chercher une enveloppe cachetée qui portait le nom de Julian et la lui lança en disant:

– Voilà, je vais rejoindre les autres. Je dirai que tu es resté pour lire l’article de ton ami.

Son mari attrapa l’enveloppe au vol et la congédia d’un geste distrait. Elle sortit en claquant la porte. Resté seul, Julian décacheta la lettre de son ami, le cœur battant la chamade.

Julian,

si tu savais combien je suis indigné de ce que j’ai découvert. Je ne voulais pas regarder la femme de mon meilleur ami, quand elle m’a révélé, à l’inauguration du Fortuna, qu’il n’y avait entre vous qu’un accord de convenance, imposé par son père pour des raisons qui m’échappent, tandis que toi, tu profitais de la situation. Elle m’a avoué qu’elle et toi n’avez jamais couché ensemble, parce qu’elle n’a jamais accepté cet accord. Ce que vous avez manigancé et lui avez imposé m’a semblé si monstrueux que j’en suis tombé sur les fesses. J’avoue que je n’y comprends rien. Moi, depuis ton mariage, je lutte contre mes sentiments pour Isabel et maintenant que j’ai compris ce qui se passe, je vais l’aider à se sortir de cette situation. Julian, tu me dégoûtes et tu m’as profondément déçu! Je te croyais noble, tu n’es qu’un opportuniste!!

Je vais rester dans l’ombre le temps qu’il faudra pour que votre accord soit adapté à cette nouvelle situation, car je veux épouser Isabel aussitôt que cela sera possible. En attendant, voici l’article promis, puisque c’est la seule chose qui t’intéressera dans cette affaire, selon Isabel. J’ai lu l’article de Hughes et j’y répons dans le sens que tu désires, même si maintenant

je partage pleinement son diagnostic. Tu me diras si ça te convient? Un simple «O.K.» sur mon portable suffira, ou alors envoie-moi tes corrections par e-mail. Si je maintiens ma dernière promesse envers toi, je ne vais pas jusqu'à espérer ni souhaiter que notre amitié survivra à ce tremblement de terre.

Andreas

Le brouillon de l'article s'intitulait: «Le résultat d'une longue lutte.» Commencant par l'enfance d'un petit Espagnol immigré qui était tombé amoureux d'un bel hôtel en ruine, Andreas racontait le parcours d'obstacles que Julian avait surmonté avec acharnement, dans le seul but de sauver le Fortuna des démolisseurs. Il citait les postes à responsabilité qu'il avait occupés dans les meilleurs hôtels du monde en recopiant certains passages des certificats accumulés (meilleur employé, comptable très scrupuleux, maître d'hôtel de talent, vice-directeur puis directeur totalement consacré au bien de l'établissement qui en avait bénéficié en améliorant son rendement). Finalement, il citait la place de directeur qu'il occupait en ayant démontré ses capacités, ce qui avait attiré l'admiration de la fille de Martinez. Admiration couronnée par un mariage d'amour sous le regard rassuré de Pablo Martinez, heureux d'avoir trouvé un digne successeur...

Abattu par la déception, Julian sortit son portable, envoya un «O.K.» laconique à son ami et plia l'article dans son portefeuille. Ensuite il sortit pour aller rejoindre les autres, le tableau sous le bras.



Hôtel Fortuna

- ◇ Julian Flores, le petit immigré espagnol devenu quelqu'un
- ◇ Sa femme Isabel Martinez, fille à papa pleine de complexité
- ◇ Luce Altmann, l'avocate bâloise aux origines partiellement italiennes
- ◇ Paul-Ami Djiman, le prince des îles, et son fils Joël
- ◇ Myosotis, la serveuse un peu paumée
- ◇ Diego Arena, le bistrotier vénitien
- ◇ L'émir arabe Shourarak

Des destins qui se croisent et se décroisent autour de l'hôtel Fortuna et ailleurs, entre audace et peur de sortir de leur zone de confort. Leur destin est-il écrit d'avance ou peuvent-ils le prendre en main, se prendre en main, pour en modifier le cours? En qui peuvent-ils se confier?

Franca Henriette
CORAY

Née en 1955 en Suisse romande, installée depuis son adolescence au Tessin (Suisse italienne), Franca Henriette Coray a déjà publié quatre romans: deux aux éditions Ourania, deux sous le label Scripsi. Sa vision réaliste du monde et sa plume pleine d'imagination nous font passer de bons moments tout en nous amenant, par effet de miroir, à réfléchir à notre propre existence.



CHF 29.90 / 26.90 €
ISBN 978-2-8260-2015-8

